

Demain nous aurons de plus amples renseignements.

Le quartier général du général Douay est changé; il est porté de Guadalajara à Morelia, ce qui nous rapproche de Mexico, et par conséquent de la France.

Mais avant de nous rendre à Morelia, nous avons encore bien de la besogne à terminer de ce côté.

Nous avons déjà fait, dans notre poursuite, tout le tour du volcan de Colima (150 à 160 lieues); il faut que nous purgions tout le pâté de Mascate de la bande de Rojas.

Nous allons lui faire une guerre sans merci avec une foule de petites colonnes concentriques.

Ce bandit de Rojas a une fortune incalculable.

Dans toutes les haciendas du pays, il force le propriétaire à recevoir mille ou deux mille têtes de bétail qui sont nourris sur les pâturages de la ferme.

Ce bétail, qu'il a volé ailleurs, se multiplie et double de nombre au bout de deux ou trois ans; il force alors les villages et les villes à le lui acheter, puis il le vole de nouveau.

Nous savons tout cela; nous allons lui enlever tous ses troupeaux et nous transformer ainsi en *vaqueros* ou bergers.

Il est à espérer que si nous ne pouvons prendre nous-mêmes Rojas et ses associés, ils nous seront livrés par les habitants, quand ils verront qu'il n'y a plus de danger de le voir reprendre le dessus sur nous.

La terreur que le nom seul de cet homme inspire à toutes les populations est vraiment incroyable.

Néanmoins, il se produit parmi les Indiens un mouvement qui nous donne beaucoup à espérer.

La vue de notre petit nombre, la manière dont l'ennemi fuit devant nous, inspirent aux Indiens un grand mépris pour les libéraux, et semblent leur donner du cœur au ventre.

De tous côtés, ils nous demandent des armes, et maintenant que nous avons détruit l'armée avec tous ses moyens, il est possible que les habitants fassent la police de leur territoire et parviennent à exterminer le reste des bandes.

H. L.

LXII

Zacoalco, le 12 décembre 1864.

Rentrés à Zacoalco depuis deux jours, nous étions en train de nous reposer, de nous ravitailler et de réorganiser nos colonnes pour partir de nouveau. Nous comptions encore avoir à nous trois ou quatre jours, et, dans cette perspective, je voulais mettre toute ma correspondance au courant.

J'avais commencé pour M^{me} Cornu une longue lettre dans laquelle je lui racontais toute notre campagne et lui faisais le tableau *pas gai du tout* du Mexique actuel, lorsqu'est arrivé l'ordre du général en chef de partir immédiatement pour Morelia.

Nous nous mettons en route après-demain 14, et dans un instant nous sommes obligés de mettre nos lettres à la poste, qui part demain matin pour Guadalajara.

Après avoir terminé tant bien que mal ma lettre à M^{me} Cornu, il ne me reste que quelques instants pour vous donner signe de vie.

Nous partons pour Morelia où nous arriverons dans les premiers jours de janvier; nous n'y chômons pas, car le général en chef nous fera coopérer aux opérations qu'il entreprend en ce moment dans le Oajaca et le Guerrero.

Le temps me manque pour vous expliquer tout cela; mais Marie pourra en avoir connaissance par ma lettre à M^{me} Cornu.

Mon ami Bibesco, qui est à côté de moi, écrivant aussi à ses parents, vous remercie de vos témoignages affectueux; ses remerciements à lui ne sont pas de vains mots.

Le pauvre garçon n'a pas encore pu avoir la proposition pour la croix d'officier de la Légion d'honneur que j'ambitionne tant pour lui.

Comme de nos personnes nous n'avons pas eu la chance heureuse de nous trouver à l'affaire de Jiquilpan, le général Douay n'a pas voulu faire d'autre proposition dans son état-major qu'une proposition de chef d'escadrons pour moi, voulant ainsi lui donner plus de force, a-t-il dit.

J'ai été très désolé de cette manière d'arranger les choses, car c'est un retard à la récompense à laquelle mon bon Bibesco possède tous les droits.

Lui ne juge pas la chose ainsi, et ne pensant qu'à

moi, il ne voit que les avantages que j'en puis retirer; il écrit à son frère et le prie avec instance de faire tout ce qu'il pourra auprès du Ministre.

Je ne vous raconte tous ces détails que pour vous faire apprécier le bon cœur de mon ami, et non par l'espoir ou le désir de passer chef d'escadrons, car il est bien possible que si j'étais nommé on me conserve au Mexique indéfiniment.

Je ne serais pas étonné qu'arrivé à Morelia le général Douay demandât à rentrer en France. Ses rapports avec le général Bazaine sont en ce moment très tendus.

De tout ce qui se passe on peut conclure que la ligne de conduite et les secrets désirs du général en chef sont les suivants: multiplier en très peu de temps les coups de main heureux, faire beaucoup de bruit, sinon de besogne, occuper quantité de points, et présenter ensuite la pacification du Mexique comme terminée, conclure au rapatriement d'une partie des troupes en avril; puis le corps d'occupation ayant un effectif trop réduit pour le commandement d'un maréchal, rentrer en France à son tour et passer la main au général Douay.

Ce dernier, qui voit les choses clairement, n'est pas disposé à accepter un pareil héritage; de là des tiraillements.

Plus nous avançons dans cette aventure du Mexique, et plus nous voyons combien elle est triste et onéreuse pour la France.

Se retirer?... L'Empereur s'est trop engagé pour s'y résoudre.

Il faut donc continuer à nous enfoncer dans le borbier. C'est ce que nous faisons.

Le 51^e est en route pour la Sonora, qui, je le crois plus que jamais, est l'objet d'un traité secret de cession à la France. Nouveau boulet que nous nous attachons au pied.

Au milieu de tout cela, Maximilien paraît calme et tranquille. On ne parle pas plus de lui que s'il n'existait pas. Du reste, à part son décret sur les gardes nationales, il n'a encore rien produit.

J'ai interrompu ma lettre un instant pour voir quelle était la cause du bruit et d'un coup de feu que je venais d'entendre dans le cabaret de la maison que nous occupons, Bibesco et moi.

C'est le maître du cabaret, qui dans une discussion sur le prix de l'eau-de-vie avec un caporal de zouaves, a tiré sur celui-ci un coup de revolver.

La balle a traversé le ventre de part en part, et le pauvre caporal se meurt.

On va fusiller le cabaretier.

Cet incident m'a fait perdre du temps; il ne m'en reste que juste pour vous embrasser, et me rappeler au souvenir de tous nos amis.

H. L.

LXIII

Morelia, le 4 janvier 1865.

Depuis le 28 décembre nous sommes à Morelia. Ce n'est pas le temps qui me manquerait cette fois pour vous écrire longuement; mais la route d'ici à Mexico est si peu sûre que je crains fort que cette lettre ne vous parvienne pas.

Tout le pays qui nous entoure au sud, à l'est et à l'ouest, est coupé par des bandes auxquelles sont venus se joindre les débris de l'armée que nous avons battue à Jiquilpan, et ce n'est que par un hasard heureux que la diligence peut aller d'ici à Mexico sans être arrêtée et dévalisée.

Morelia, ville de vingt-quatre à vingt-cinq mille âmes, serait une jolie capitale, si on n'y rencontrait comme dans tout le Mexique ces ruines, provenant de l'imprévoyance et des discordes civiles.

La partie qui regarde Mexico est réellement grandiose. C'est là que passe l'aqueduc qui amène l'eau dans la ville. C'est un superbe travail.

Le long de cet aqueduc est l'Alameda ou promenade publique. Les arbres qui en font actuellement le seul ornement sont splendides.

Malheureusement rien de tout cela n'est entretenu,

et le spectacle de ces beaux bâtiments tombant en ruines, de ces travaux commencés et interrompus depuis dix ans, de ces hautes herbes qui poussent partout; tous ces témoignages de l'incurie de l'homme, attristent l'œil et l'esprit.

Morelia est une ville essentiellement cléricale; elle est pleine de couvents. Le clergé en était pour ainsi dire le seul propriétaire; il avait pour employés, dans la gérance de ses immenses biens, la plus grande partie de la population de la ville.

Comme dans tout le Mexique, le clergé de Morelia avait été dépossédé de ses biens par le décret de Juarez. Quelques couvents étaient passés entre des mains laïques, qui y avaient commencé des travaux et des démolitions.

Aujourd'hui, je ne sais comment cela a pu se faire, dans chacun de ces immenses couvents, il y a deux ou trois moines ou deux ou trois nonnes qui font acte de possession, qui disent qu'ils sont chez eux, et qui refusent d'ouvrir leurs portes pour caserner nos troupes.

Il nous a fallu employer la force pour loger dans ces couvents.

Quant à la réception qui nous a été faite, elle a été aussi froide que possible.

Si nous avons eu de la peine à loger nos soldats, nous en avons eu bien plus à nous loger nous-mêmes. Partout on nous jetait la porte au nez, à nous et à nos billets de logement. Il a fallu toute la patience que nous avons pour ne pas traiter tout ce monde comme il le mérite.

Je crois que la cause principale de la répulsion

qui nous a été témoignée est dans les idées dont Marquez a bercé la population de Morelia.

Marquez, éminemment cléricale, l'homme dévoué au clergé, a l'air de nous faire bonne mine, mais dans le fond le diable n'y perd rien, et il nous déteste plus que les libéraux.

Depuis plus d'un an qu'il est à Morelia, où il n'a rien fait pour la pacification ni l'organisation du pays, il a non seulement laissé faire, mais il a aidé le clergé dans la reprise de ses biens.

Celui-ci, par suite de l'abrutissement du peuple et du pouvoir qu'il exerce sur toutes ces consciences timorées, a tourné tous les esprits contre nous.

Quant aux libéraux, ils nous détestent également, parce qu'ils nous rendent responsables des humiliations que leur fait subir le parti réactionnaire.

Vous saurez mieux que nous que les négociations entre Maximilien et le nonce du Pape sont rompues.

Le bruit vient de nous en parvenir avec d'autres nouvelles qui sont encore dans le vague.

On assure que devant les exigences du nonce, Maximilien aurait coupé court aux conférences, disant qu'il était prêt à recevoir l'excommunication et à en supporter toutes les conséquences.

On assure aussi qu'après avoir pris cette décision il aurait fait venir son ministre d'Etat pour lui dire de préparer un décret consacrant le décret de Juarez sur la dépossession du clergé, déclarant la liberté des cultes, et la religion catholique religion de l'Etat.

Si cela est vrai, c'est carré au moins, et messieurs les libéraux n'auront plus la moindre objection à faire.

Il est à regretter que Maximilien n'ait pas inauguré

son règne par de tels actes, dessinant sa ligne de conduite. Cette manière d'agir lui aurait probablement amené des adhésions plus nombreuses et plus importantes que celles qu'il a reçues jusqu'ici.

Un autre événement qui nous touche de bien plus près que tout le reste, c'est l'ordre que le général Douay vient de recevoir ce matin du maréchal Bazaine. Cet ordre enjoint au général de se rendre à Mexico et de se conformer en tous points pour l'exécution de cet ordre aux instructions contenues dans la dépêche (tel numéro).

Malheureusement cette dépêche aux instructions, le général Douay ne l'a pas reçue. Elle est ou égarée ou tombée dans les mains des bandits, de sorte que nous, nous sommes dans l'attente de savoir si nous suivrons le général Douay à Mexico, ou si nous resterons à Morelia.

Nous nous lançons avec acharnement dans le domaine des hypothèses.

Sans être sûr de ce que j'avance, voici ce que je crois : en ce moment il n'existe plus qu'un seul grand centre de résistance, c'est l'armée de Porfirio Diaz dans le Oajaca.

On croyait qu'il serait très facile de le réduire, et le maréchal Bazaine avait envoyé contre lui une colonne sous le commandement du général d'artillerie Courtois d'Urbal.

La résistance étant plus sérieuse qu'on ne le pensait, le maréchal se décide à aller lui-même faire l'expédition du Oajaca, et pendant son absence il fait venir à Mexico le général Douay pour l'expédition des affaires.

L'expédition du Oajaca heureusement terminée, tous les grands centres de résistance sont détruits, il ne reste plus que des bandes que les gardes nationales, aidées de l'armée mexicaine, peuvent pourchasser.

On peut donc alors sans inconvénient faire rentrer deux régiments de notre division, le 81^e et le 1^{er} zouaves. De cette façon notre division est dissoute, et l'armée réduite à trois brigades d'infanterie.

Le maréchal alors rentre en France, et laisse le commandement au général Douay qui acceptera ou n'acceptera pas. Je pencherais pour la dernière hypothèse.

Du reste, que le général Douay parte ou reste, si notre division est dissoute, notre droit est de rentrer en France, et vous pouvez croire que j'en profiterai.

Bien que je ne m'attende plus à rien, j'aime bien mieux rentrer de cette manière que sur ma demande, car on n'aurait pas manqué de m'en faire un crime au ministère. Ainsi ils n'auront pas le moindre prétexte à me faire un reproche. Cela ne m'avancera à rien, c'est vrai, mais c'est cependant une légère satisfaction. Puissé-je ne pas me tromper dans mes appréciations.

Je vous embrasse.

H. L.

P. S. — Nous venons de recevoir un courrier de Mexico qui détruit mes prévisions.

D'abord Maximilien n'a pas été aussi carré que je

vous le disais relativement aux biens du clergé. Il admet les faits accomplis pour les biens déjà vendus, mais pour ceux dont le clergé est encore possesseur, on ne peut prévoir ce qu'il décidera.

Maximilien se lance dans les voies les plus économiques. Peut-être ne sera-ce que pour éviter un embarras et retomber dans un autre.

Le général Douay rentre en France en congé de convalescence. Nous restons à Morelia, qui continue à être le siège de notre division.

Nous sommes dans un moment de crise. Je n'ai ni le temps ni l'intention de vous en dire plus, vu les grandes chances qu'à cette lettre de ne pas vous parvenir.

H. L.

LXIV

Tacambaro, le 19 janvier 1865.

Ainsi que je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, le général Douay est parti de Morelia le 11. Nous avons été le conduire jusqu'à la grand' halte. L'excellent homme était fort ému, et la séparation a été très pénible pour tous.

Il s'est montré avec moi plus affectueux peut-être qu'avec tout autre, et m'a répété à plusieurs reprises qu'il s'occuperait de moi à Paris.

Je lui ai dit que je le remerciais, mais que j'étais décidé à ne pas attendre au Mexique les bons effets de ses démarches.

J'ai écrit au colonel Osmont pour lui demander de me rappeler à Mexico à l'état-major général, afin d'y attendre les événements, et d'être plus près de Vera-Cruz pour pouvoir m'embarquer au mois d'avril. Je n'ai pas voulu confier ma lettre à la diligence; je l'ai donnée à un officier d'ordonnance du général qui la remettra lui-même au chef d'état-major.

Nous sommes repartis en expédition pour le Michoacan depuis le 14.

Nous sommes en ce moment à Tacambaro, situé à vingt-cinq lieues sud de Morelia.

Au fur et à mesure que nous avançons, les bandes se retirent à gauche et à droite pour reparaitre sur nos derrières.

Bien que nous soyons pour ainsi dire réduits à rien comme effectif, il faut nous décider à occuper les principaux points.

C'est ce que nous allons faire, et nous forcerons alors les populations à s'armer et à se défendre contre les petites bandes.

Malgré tout le mal que nous nous donnons, et les courses que nous allons encore faire dans le sud et dans l'ouest du Michoacan, nous ne nous dissimulons pas que les résultats que nous obtiendrons auront peu de valeur.

Pour ce qui me regarde, ma santé est toujours excellente. Cette vie de fatigues, de distractions, m'est bonne, et mon plus grand désir serait de la continuer jusqu'au moment de mon embarquement.

Si par fortune, comme disent les Mexicains, cette lettre vous parvient, vous serez très heureux de savoir que je me porte à merveille. En conséquence, mon but est atteint.

Si au contraire les libéraux s'en emparent, ce qui est plus probable, ce n'est pas la peine de leur en apprendre davantage.

Aussi je m'arrête pour vous embrasser de tout mon cœur.

H. L.

LXV

Morelia, 6 février 1865.

Nous sommes rentrés hier à Morelia.

Notre course a été très fatigante et sans grand résultat. Nous avons trouvé sur tout notre parcours des populations hostiles, qui sans nous faire une résistance réelle, nous ont opposé la force d'inertie, la plus difficile à vaincre.

Notre course était bien plus une reconnaissance qu'une opération militaire. Nous avions surtout pour but de connaître le pays, l'esprit de la population, les ressources des bandes, et les lieux qu'elles occupaient habituellement.

De cette reconnaissance est ressortie la nécessité

absolue de l'occupation d'une ligne de postes sur la limite des terres chaudes, afin de rejeter ces bandes dans ces terres où elles ne peuvent vivre.

Le pays qui sera en arrière se trouvant à l'abri des incursions des bandes, devra, de gré ou de force, s'organiser pour se défendre. Si les populations y mettent de la mauvaise humeur, comme je le crois, il faudra les frapper de contributions énormes. C'est le seul moyen.

En rentrant à Morelia, nous avons appris deux nouvelles malheureuses.

Il me semble vous avoir déjà parlé de la première, qui est la destruction complète dans le Cinaloa d'une petite colonne composée de soixante-quatre marins et de soixante-quatre tirailleurs algériens.

Cette colonne était sous le commandement d'un capitaine de frégate, et quoique nous ne connaissions pas bien tous les détails, il est certain que les marins n'ont pas soutenu les turcos engagés, et que le capitaine de frégate a mené la chose en dépit du bon sens.

Il est prisonnier sans être blessé, et tous les officiers des tirailleurs sauf un ont été tués.

Quand donc comprendra-t-on qu'il faut laisser chacun à son affaire?

Nous n'avons pas la prétention de commander des bâtiments; alors, qu'on ne vienne pas mettre les troupes de terre sous les ordres d'officiers de marine qui ne savent par quel bout les prendre, et qui n'ont pas conscience de ce qu'est une position militaire pour l'attaque et la défense.

La deuxième affaire malheureuse est celle de trois

compagnies du 2^e zouaves qui rentraient de San Luis à Mexico.

A un point de la route que nous ignorons encore, ces compagnies auraient été assaillies par des forces nombreuses ayant l'avantage du terrain.

Notre petite colonne aurait perdu cinquante hommes sur un effectif de cent cinquante et tous ses bagages.

Depuis quelque temps nous avons été trop heureux ; nous avons toujours battu l'ennemi un contre dix, et il était à craindre que la fortune ne tournât, comme nous venons de l'éprouver.

En ce moment nous sommes tous dans une anxieuse attente.

Le maréchal en personne fait le siège de Oajaca.

Pour ce siège, que l'on savait bien être sérieux, le maréchal avait réuni le ban et l'arrière-ban de ses forces disponibles ; le tout s'élevait au faible chiffre de trois mille cinq cents hommes, qui allaient en attaquer cinq ou six mille, dans une place organisée défensivement de longue main.

L'année dernière, il avait été question d'entreprendre l'expédition du Oajaca. Elle ne s'est pas faite, je ne sais pourquoi, et cela est très regrettable, car à cette époque Porfirio Diaz, qui commande à Oajaca, n'avait que peu de ressources et peu de monde.

Depuis ce temps il s'est organisé. Il a recueilli tous nos déserteurs avec lesquels il a formé un corps de trois cents hommes.

Heureusement pour notre amour-propre national, presque tous ces déserteurs sont de la légion étrangère. Néanmoins ils se défendront à outrance, car

ils savent que s'ils retombent dans nos mains, ils seront fusillés, et vous savez ce que c'est que l'exemple ; la vue de gens qui se défendent avec vigueur peut donner de l'énergie à un moment donné aux Mexicains.

Toutes ces raisons devaient être prises en grande considération, et faire voir qu'attaquer Oajaca avec des forces aussi disproportionnées était une opération bien délicate.

Le maréchal l'a senti, puisqu'il attire à lui le 2^e zouaves qui était en route pour s'embarquer, et qu'il se fait en même temps renforcer par deux mille Autrichiens et cinq cents Belges.

Malgré ces renforts, le siège de Oajaca est encore une entreprise difficile.

C'est pourquoi, je vous le répète, nous avons tant hâte d'avoir des nouvelles. Il est à présumer qu'en même temps que vous recevrez cette lettre, les journaux vous renseigneront.

Je vous ai parlé de Belges et d'Autrichiens tout à l'heure. La plus grande partie de ces troupes est en effet arrivée. Ceux qui les ont vus n'en disent pas de mal comme aspect ; mais les malheureux n'ont jamais fait la guerre, et n'ont aucune idée des mille et un détails d'organisation du matériel, qu'on ne peut connaître qu'après une longue expérience.

De plus ils sont arrivés comme de petits saint-Jean, sans rien avoir, pas même de quoi faire la soupe. On leur avait dit qu'ils trouveraient tout à Vera-Cruz, et il n'y avait rien du tout, sinon l'ordre à l'administration française de ne rien leur délivrer.

Cependant, comme il fallait les faire partir à toute

force, on a transgressé cet ordre, et on leur a donné du campement, des tentes et des chevaux, tout cela au compte de l'administration française, bien entendu.

En outre ils sont arrivés sans argent, et le trésor mexicain n'en a pas. Il nous faut donc encore les payer.

Le trésor mexicain, à bout de ressources et ne pouvant plus, à ce qu'il paraît, puiser à volonté dans le nôtre comme il le faisait avant, a déclaré son impuissance.

L'empereur a alors décrété le licenciement de l'armée mexicaine; de toute cette armée, on fera deux régiments modèles dans lesquels on cherche à faire entrer des officiers français.

Ce licenciement, qui va s'opérer ces jours-ci, jettera sur le pavé une masse d'individus, presque tous anciens voleurs de profession, qui naturellement vont reprendre leur métier.

Voilà le résultat obtenu avec cette armée mexicaine qui nous a tant englouti d'argent. Cela n'était pas difficile à prévoir : vous devez vous rappeler que je vous l'ai dit assez souvent.

Nous sommes en ce moment dans une grande crise. La position est très difficile, il ne faut pas se le dissimuler, et vous comprenez que si les événements prenaient une mauvaise tournure, je ne partirais pas. Bien que je sache que je n'ai rien à gagner en courant de nouveaux dangers, s'ils se présentent, c'est un devoir de conscience pour moi de rester.

J'espère que vous serez de mon avis, et que malgré tout le désir que vous avez de me revoir, vous

comprendrez comme moi que l'honneur et le devoir ne me permettraient pas de partir au moment du danger.

Si au contraire, comme on peut encore fort bien l'espérer, les affaires s'arrangent tant bien que mal, c'est-à-dire si nos succès militaires continuent, je ne serai plus alors retenu par aucun motif, et je pense qu'on fera droit à ma demande de rentrer.

Le colonel Osmont, étant aussi dans le Oajaca, n'a pas répondu à ma demande d'être placé à l'état-major général. J'espère cependant qu'il m'accordera cette faveur à laquelle j'ai tous les droits.

Bibesco va nous quitter pour rentrer en France; il partira d'ici le 18 ou le 20. Si on m'appelait à l'état-major je m'en irais avec lui, et je serais bien heureux de ne m'en séparer qu'au dernier moment, car son absence sera pour moi un vrai chagrin.

L'empereur et le général Douay, à son passage à Mexico, ont fait leur conquête réciproque. Ils ont eu ensemble de longues conversations dans lesquelles ils sont tombés d'accord sur tous les points.

En quittant le général Douay, Maximilien lui a fait comme dernière recommandation la prière d'être aussi franc avec l'empereur Napoléon qu'il l'avait été avec lui-même.

Voilà où en sont actuellement les affaires du Mexique. Vous voyez que ce n'est pas brillant, surtout quand on connaît la pénurie du trésor mexicain et même du trésor français.

Au moment où j'allais fermer ma lettre, j'ai été appelé chez le général Neigre qui remplace à Morelia le général Douay.

C'était pour me prévenir qu'il allait organiser une petite colonne de toutes armes dont il me donnait le commandement, pour aller à la poursuite d'une grande bande qui désole le nord du Michoacan, au-dessus de la grande lagune de Pazcuaro. On m'adjoint des gardes nationales et des troupes mexicaines commandées par un colonel.

Tout ce monde est sous mes ordres.

La mission dont je suis chargé est difficile parce que le pays dans lequel se trouve cette bande est excessivement montagneux, et les bandits, connaissant parfaitement tous les passages, ont de grands avantages sur moi pour me glisser entre les doigts; mais je ferai de mon mieux.

Comme je ne pars que le 10, je vais prendre d'ici là tous les renseignements possibles, je ferai alors la reconnaissance du pays avec ma colonne seulement, et connaissant bien tous les débouchés, je pourrai arrêter mon plan et placer les Mexicains pour boucher ces sorties pendant que je me chargerai de la poursuite.

Enfin, je ferai tous mes efforts pour arriver à un résultat satisfaisant, et j'espère y parvenir.

En attendant que je puisse vous l'annoncer dans ma prochaine lettre, je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

LXVI

Coenco, le 17 février 1865.

Je n'ai qu'une seconde à vous donner, attendu que j'ai travaillé jusqu'au moment où je fais partir un courrier pour Morelia.

J'ai beaucoup couru tous ces jours-ci, ainsi que je vous en avais averti dans ma dernière lettre.

J'ai fait des marches forcées de jour et de nuit avec ma colonne, sans pouvoir atteindre l'ennemi qui fuyait toujours à deux heures de distance, et qui se dispersait dans la sierra.

Je l'ai chassé des principales villes d'où il tirait ses ressources.

J'ai fait occuper ces villes par de petites garnisons, et je continue sa poursuite. Je vais le rejeter dans les terres chaudes, où il ne pourra pas vivre, et où il sera obligé de se débander.

Toute modestie à part, je suis arrivé à un très beau résultat. Ce pays, qui passait pour être indomptable, et qui, en effet, n'a jamais obéi à aucun gouvernement, a complètement changé depuis huit jours qu'il est entre mes mains.

J'ai commencé par les moyens de rigueur les plus extrêmes, et j'ai fait ensuite de la conciliation. Je me suis adressé aux hommes désirant l'ordre; j'ai